

[Texte]

• 1055

Mr. Hewison: We are basically trying to guess or make an estimation as to why Canada would be prepared to give part of the A-B line away or be prepared to negotiate on that kind of a basis.

At that time, we had, from the lawyers from External Affairs, special briefings in which they did everything to convince the advisory group that Canada did not have a case on the A-B line. It was our insistence that the A-B line was Canada's boundary and has been ever since the Alaska boundary tribunal settled the question.

At that time we had no concept, we were trying to guess what the American motives were and what External Affairs' motive was; why they were pushing this case so hard. Our conclusion, at that point, was that it must be oil tankers or something much bigger than fisheries because the concessions they were prepared to make were to do the same thing that they did on the east coast, and that is, give us fishing rights more or less in perpetuity but we would lose the boundary.

Our position at that time was that boundaries are forever: fishing rights can be renegotiated. We say that the A-B line is not for sale; the A-B line is Canada's boundary. We certainly believe that we should be enforcing that boundary, we should be fishing those stocks, and that the matter is closed and should not even be subject to negotiation.

But, no, we were not privileged to any of that information and, quite frankly, it puzzled us at the time. We just simply had to dig our heels in in what appeared at the time, I suppose, to be a totally irrational way to the policy-makers as to why we were opposing the surrender of basically Canadian territory.

Mr. Fulton: I think it is worthy of looking briefly at the historical negotiations that have gone on between Canada and the United States—to look, for example, at the A-B line.

When Canada went to negotiate, we had some guy from Britain come over and a couple of lawyers from Toronto, but the United States sent up their Secretary of War and Henry Cabot Lodge, their Secretary of the Interior, and really bashed Canada around. And a very similar situation has arisen in relation to both the Georges Bank treaty and the west coast, where we have sort of gone, in a very naive way, into these negotiations and, as you have pointed out, adopted almost all of the principles in the American interest.

I wonder if you could comment in these terms. Canadian fishermen on the west coast have now been moved out of the Gulf of Alaska; have been moved off the Oregon, Washington and California coasts. Historically, on Georges Bank, Canadian fishermen fished half-way down the eastern seaboard—they have been moved off there. I wonder if you or any of the fishermen present could comment on what the impact of this proposal would be in terms of the amount of fish that they are going to have on board if we pursue particularly what is becoming known as the peace concept, where American fisher-

[Traduction]

M. Hewison: Nous essayons de deviner pourquoi le Canada serait prêt à renoncer à une partie de la ligne A-B, ou à négocier à partir de ce principe.

A l'époque, les avocats du ministère des Affaires extérieures ont tenu des séances d'information pendant lesquelles ils ont tout fait pour convaincre le conseil consultatif que le Canada n'avait pas de bonnes raisons pour réclamer la ligne A-B. Nous avons insisté pour dire que la ligne A-B était la frontière canadienne et qu'elle l'a été depuis que le tribunal de l'Alaska a tranché la question.

A l'époque, nous ne savions pas du tout pourquoi les Américains et le ministère des Affaires extérieures étaient si insistants. On a conclu que c'était parce que les pétroliers sont plus importants que les pêcheries et qu'on serait prêt à faire les mêmes concessions qu'on avait fait sur la côte est, c'est-à-dire, obtenir des droits de pêche pour toujours, au prix de la frontière.

Notre position, à l'époque, était la suivante: les frontières sont éternelles, tandis que les droits de pêche peuvent être négociés. Nous prétendons que la ligne A-B n'est pas à vendre; elle constitue la frontière du Canada. Nous croyons qu'il faudrait la défendre, que notre droit de pêche devrait être protégé et que la question a été tranchée et qu'elle ne peut plus faire l'objet de négociations.

Tout cela pour dire que nous n'avons pas pu nous renseigner et que nous ne comprenions pas vraiment ce qui se passait. Il a fallu résister, et les auteurs de la politique n'ont pas dû comprendre pourquoi nous ne voulions pas qu'on abandonne un territoire qui appartenait au Canada.

M. Fulton: Il vaudrait peut-être la peine de regarder un peu l'évolution des négociations entre le Canada et les États-Unis, notamment pour ce qu'est de la ligne A-B.

Lorsque le Canada a commencé à négocier, nous avons envoyé un type en Grande-Bretagne et deux ou trois avocats de Toronto, tandis que les États-Unis ont envoyé leur ministre de la guerre et leur ministre de l'intérieur, Henry Cabot Lodge, qui ont vraiment malmené le Canada. La même chose s'est produite pour le banc Georges et la côte ouest; nous avons été naïfs et nous avons adopté presque tout ce qui était dans l'intérêt des Américains.

Vous avez peut-être des observations à faire à ce sujet. Les pêcheurs canadiens de la côte ouest ne peuvent plus pêcher dans le golfe de l'Alaska; ils ne peuvent plus pêcher sur la côte de l'Oregon, de Washington et de la Californie. Au banc Georges, les pêcheurs canadiens ont toujours pêché sur la côte est des États-Unis. Maintenant, ils ne peuvent plus le faire. Pourriez-vous nous dire quel sera l'effet, sur les prises des Américains, si nous poursuivons ce qu'on appelle la politique de la paix, qui permet aux pêcheurs américains de pêcher dans